



# Diderot et la promenade philosophique. Paris, Langres, Bourbonne, La Haye

Odile Richard-Pauchet

► **To cite this version:**

Odile Richard-Pauchet. Diderot et la promenade philosophique. Paris, Langres, Bourbonne, La Haye. S. Lefay (dir.). Se promener au XVIIIe siècle, Rituels et sociabilités, Classiques Garnier, p. 237-248, 2019, 10.15122/isbn.978-2-406-08766-3.p.0237 . hal-02488744

**HAL Id: hal-02488744**

**<https://hal-unilim.archives-ouvertes.fr/hal-02488744>**

Submitted on 20 Apr 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## « Diderot et la promenade philosophique : Paris, Langres, Bourbonne, La Haye »,

dans S. Lefay (dir.), *Se promener au XVIII<sup>e</sup> siècle, Rituels et sociabilités*, Paris, Cl. Garnier, 2019, p. 237-248.

Journée d'étude : Promenade et rituels sociaux (1650-1815)  
Laboratoire CLARESS, équipe POLEN, Université d'Orléans  
Vendredi 14 Octobre 2016

Odile Richard-Pauchet

On voudrait montrer dans cette communication comment, depuis la *Promenade du Sceptique* (1747) jusqu'à son récit de *Voyage à Bourbonne et à Langres* (1770), en passant par *Le Neveu de Rameau*, *La Promenade Vernet* et certains articles de l'*Encyclopédie*, une préoccupation secrète, partout, toujours, anime le philosophe Diderot et se traduit en écriture : associer l'espace, la vie et la pensée ; se répandre en parole dans un cadre extérieur, s'y retrouver soi-même comme être pensant. Être au monde *et* à soi. Développer ses idées en marchant de concert, et se retirer du monde pour rêver à ses amours, à ses proches, à la difficulté d'être philosophe, au mystère de l'existence. En d'autres termes, le philosophe matérialiste a toujours fait appel aux lieux et aux êtres vivants pour développer sa réflexion : chez lui, le *topos* possède bien un double sens : objet, mais aussi lieu de réflexion, appartenant à tous : un *lieu commun*. L'interlocuteur, le compagnon de promenade pour nourrir le dialogue est souhaité ; mais la solitude, à l'occasion, pourra en tenir *lieu*. Diderot, c'est l'anti-Descartes : il lui faut quitter la robe de chambre, sortir du poêle - ou du grenier qui lui sert de bureau - pour aller vérifier ses hypothèses sur le terrain, les confronter avec une parole amie et antagoniste. Diderot est avant l'heure un « impressionniste », au sens fécond, de la pensée : il lui faut sortir, affronter le monde réel, peindre sur le motif, livrer ses impressions qui sont autant de propositions philosophiques.

Nous évoquerons d'abord des œuvres de jeunesse comme *La Promenade du sceptique*, où déjà l'appel de l'extérieur se fait sentir, où une *topologie* comme stratégie d'écriture se met en place, faisant le lien entre le dedans et le dehors de la pensée. Puis nous évoquerons de vraies promenades, au cours desquelles Diderot développe non seulement une sociabilité conforme à son époque, mais aussi, ce qui est plus nouveau, une exigence de solitude au sein même de cette sociabilité, ainsi qu'une prédilection pour les lieux frais, quasi sauvages, et les eaux vives. Enfin nous verrons que cette exigence de mouvement se mue, avec l'âge, en une aptitude à la contemplation : la promenade se fait immobile, pourvu que la rêverie puisse se déployer dans un espace infini, qui satisfasse l'agilité et l'insatiabilité de la pensée.

*La Promenade du sceptique* (1747) est un ouvrage peu lu, comme les *Pensées philosophiques* d'ailleurs (1746), peut-être pour la jeunesse de son raisonnement philosophique : d'aucuns le croiront puisqu'on peut assimiler le scepticisme de ce texte, comme celui des *Pensées*, à une forme d'inachèvement de la réflexion matérialiste. Ce texte montre pourtant une remarquable aptitude à réfléchir tant sur le fond que sur la forme de l'écriture philosophique. Le « Discours préliminaire » met en scène un narrateur, Ariste, à la recherche de son ami le savant Cléobule, pour recueillir auprès de lui une sorte d'abrégé philosophique à l'usage d'amateurs éclairés, dont cette *Promenade* se proposera d'esquisser les grands traits. On constate d'emblée que ce Cléobule est une sorte de prince des ermites, puisque son ami Ariste, lui-même démobilisé de la bataille de Fontenoy et parti s'installer « au fond d'une province, dans une campagne assez solitaire », trouve Cléobule « dégoûté » du monde, et « réfugié de bonne heure dans une petite terre qui lui reste des débris d'une fortune assez considérable ». De façon d'ailleurs assez prémonitoire, Diderot décrit cette retraite dans des termes proches de ce qui deviendra sa promenade de prédilection à Langres, l'allée de Blanchefontaine, ou encore les *vordes*, autre promenade au bord de la Marne chez ses amies les dames Volland, près de Vitry-le-François. Comparons :

On arrive dans sa retraite [celle de Cléobule] par une avenue de vieux arbres qui n'ont jamais éprouvé les soins ni le ciseau du jardinier<sup>1</sup>.

Nous avons ici une promenade charmante (Blanchefontaine). C'est une grande allée d'arbres touffus qui conduit à un bosquet d'arbres rassemblés sans symétrie et sans ordre (3 août 1759)<sup>2</sup>

S'il est de rigueur, en ce milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, que la figure du philosophe soit encore tentée tel un moderne Alceste de se retirer parfois du monde, « Et chercher sur la terre un endroit écarté / ou d'être homme d'honneur on ait la liberté » (Molière, *Le Misanthrope*), le paysage que le philosophe recherche généralement est loin d'être sauvage ou délaissé par le jardinier<sup>3</sup>. Voilà un point original, qui préfigure les promenades solitaires de l'ami Rousseau,

---

<sup>1</sup> Diderot, *La Promenade du sceptique*, dans *Œuvres complètes*, éd. Roger Lewinter, Paris, Le Club français du Livre, 1969-1973, t. 1, p. 314.

<sup>2</sup> Voir aussi, dans les *Pensées détachées* : « La nature ne fait point d'arbres en boule, c'est le ciseau du jardinier, commandé par le goût gothique de son maître ; et les arbres en boule vous plaisent-ils beaucoup ? L'arbre des forêts le plus régulier a toujours quelques branches extravagantes ; gardez-vous de les supprimer, vous en feriez un arbre de jardin » (*Œuvres complètes, op. cit.*, t. 12, p. 361).

<sup>3</sup> Voir l'introduction du dossier thématique que nous avons co-dirigé avec Hélène Cussac pour la revue *Dix-Huitième Siècle* : n°48 (juin 2016) « Se retirer du monde ».

et consacre ici la liberté que se donne Diderot pour aménager cet abrégé de philosophie, en y attaquant tous les préjugés tant formels que conceptuels.

Sauvage mais surtout atypique, tel sera donc l'espace de méditation de Cléobule, auquel nous conduit « Un vestibule orné des bustes de Socrate, de Platon, d'Atticus, de Cicéron » : c'est un « enclos qui n'est ni bois, ni prairie, ni jardin ; c'est un assemblage de tout cela. Il a préféré un désordre toujours nouveau à la symétrie qu'on sait en un moment ». Le seul élément un peu humain, dans cet espace « où la nature se montr[e] partout », consiste en une « étoile<sup>4</sup> », soit un carrefour d'allées qui inspirera la forme du précis de philosophie. *L'Allée des épines* évoque les dévôts et la difficile question d'allier savoir et foi ; *l'Allée des Marronniers* présente les différentes branches de la philosophie et les différents degrés de scepticisme qu'on y pratique<sup>5</sup> ; enfin *l'Allée des Fleurs* est celle de l'épicurisme et des plaisirs, qui obtient *in fine* les suffrages du narrateur, fort tenté pourtant par l'Allée précédente.

On voit que la promenade philosophique que se promet Ariste en compagnie de Cléobule, avant même d'être couchée sur le papier, a déjà quelque chose de très peu conformiste. Loin de se dérouler sous les portiques de l'Antiquité, elle impose assez prosaïquement de passer par « une avenue de vieux arbres » au fond d'une lointaine province. Pourtant, le principe des trois allées qui permet au philosophe de balayer l'ensemble de la réflexion de son époque, a encore quelque chose de classique. C'est une « patte d'oie », empruntée peut-être à l'un des jardins que Diderot fréquente encore au temps de sa jeunesse philosophique : celui du Luxembourg, par exemple, proche de la Sorbonne, aux allées de marronniers bien connus. C'est sous leurs frondaisons que le philosophe nous avouera plus tard ceci, dans le *Paradoxe sur le comédien* :

Moi-même, jeune, je balançai entre la Sorbonne et la Comédie. J'allais, en hiver, par la saison la plus rigoureuse, réciter à haute voix des rôles de Molière et de Corneille dans les allées solitaires du Luxembourg<sup>6</sup>.

C'est le même homme que l'on observe au Palais-Royal, vingt ans plus tard, voué cette fois à la philosophie, abandonnant son « esprit à tout son libertinage [...] comme on voit dans l'allée de Foy nos jeunes dissolus marcher sur les pas d'une courtisane à l'air éventé, au visage riant,

---

<sup>4</sup> *La Promenade du Sceptique*, op. cit., p. 315.

<sup>5</sup> Voir de Francine Markovits, la conférence « Diderot : la promenade comme lieu sceptique », sur <http://www.savoirs.ens.fr/expose.php?id=1256> (colloque international « Scepticisme et pensée morale », organisé par Jean-Charles Darmon, Philippe Desan et Gianni Paganini, en collaboration avec Frédéric Worms et le CIEPFC de l'ENS, vendredi 31 mars 2013). Dernière consultation le 29 septembre 2016.

<sup>6</sup> Diderot, *Paradoxe sur le Comédien*, *Œuvres complètes*, op. cit., t. 10, p. 462.

à l'œil vif, au nez retroussé<sup>7</sup> ». C'est lui que l'on retrouve, assis sur le banc d'Argenson, situé sur l'allée Est du Palais-Royal, attendant la venue de Sophie sa maîtresse qui lui consacra quelques instants arrachés à son célibat.

Mais le paysage consacré à la promenade, en ce temps-là, reste toujours aussi rigoureux, « aligné au cordeau ». La symétrie y a même été encore renforcée par souci d'hygiène. Le *Mercur de France* de février 1732 nous apprend que le jardin du Palais-Royal, dans sa dernière rénovation, a été planté non de marronniers, mais de tilleuls (comme à Blanchefontaine). Dans le but d'assainir cet espace trop souvent utilisé comme dépotoir par ses riverains, sans parler de la prostitution intensive qui s'y pratique, le nouvel architecte y a prôné un dessin végétal *ouvert et aéré* : « Dans cette vue, [il] a fait un grand parterre de gazon sans plates-bandes, entouré seulement d'ormes en boule, avec un Bassin d'une grandeur raisonnable et proportionnée, qui pousse un très beau jet d'eau [...]. Au-dessus de la demi-lune de treillage qui forme la place du Parterre, il y a un Quinconce de Tilleuls et des places espacées avec symétrie pour des bancs de commodités [...] »<sup>8</sup>.

Mais revenons à *La Promenade du Sceptique*. Ce qu'il y a d'admirable pour nous dans ce traité, c'est l'intérêt que porte déjà le narrateur en 1747 à l'organisation de la pensée de Cléobule (dont il se fait le scribe, tel Platon le fit de Socrate), en relation avec l'espace où celui-ci va lui livrer ses pensées, au cours d'une longue promenade :

Ravi de la naïveté [la franchise] des discours de Cléobule, et d'un certain ordre que j'y voyais régner, je me plus à l'étudier, et je remarquais bientôt que les matières qu'il entamait étaient presque toujours analogues aux objets qu'il avait sous les yeux<sup>9</sup>.

Comment s'organisent en effet les différents discours de Cléobule, et d'où les prononce-t-il ?

*Dans une espèce de labyrinthe, formé d'une haute charmille coupée de sapins élevés et touffus, il ne manquait jamais de m'entretenir des erreurs de l'esprit humain [...].*

*Assis au bord d'une fontaine [...], il me parlait de l'inconstance de nos affections, de la fragilité de nos vertus, de la force des passions, des agitations de notre âme [...].*

*Redescendus dans le fond d'une vallée, il considérait les misères attachées à la condition des hommes, et m'exhortait à les attendre sans inquiétude et à les supporter sans faiblesse.*

*Une fleur lui rappelait ici une pensée légère ou un sentiment délicat. Là, c'était au pied d'un vieux chêne, ou dans le fond d'une grotte, qu'il retrouvait un raisonnement nerveux et solide, une idée forte, quelque réflexion profonde*<sup>10</sup>.

---

<sup>7</sup> Diderot, *Le Neveu de Rameau, Œuvres complètes, op. cit.*, t. 10, p. 299.

<sup>8</sup> Voir *Le Palais-Royal, Musée Carnavalet, 9 mai-4 sept 1988, Catalogue de l'exposition*, éd. Paris-Musées, mai 1988, p. 118, avec le commentaire suivant : « Dans les grandes chaleurs, on arrose la grande allée, ce qui rend la promenade plus accessible. C'est dans une allée de tilleuls proche de la Chancellerie d'Orléans (ancien hôtel d'Argenton, devenu d'Argenson) que débute, sur une page céléberrime, le *Neveu de Rameau* ».

<sup>9</sup> *La Promenade du Sceptique, ibid.*

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 316. C'est nous qui soulignons.

Et Ariste de conclure de ces observations que Cléobule est un philosophe en harmonie avec la nature - beaucoup plus proche des présocratiques que de Rousseau qui, en 1747, ne s'est pas encore exprimé sur le sujet :

Je compris que Cléobule s'était fait une sorte de *philosophie locale* ; que toute sa campagne était animée et parlante pour lui ; que chaque objet lui fournissait des pensées d'un genre particulier, et que les ouvrages de la nature étaient à ses yeux un livre allégorique où il lisait mille vérités qui échappaient au reste des hommes<sup>11</sup>.

*La Promenade du Sceptique* se fera donc la démonstration, structuraliste avant l'heure, en tout cas contre Descartes, qu'il n'y a pas d'idée innée, de pensée *ex nihilo*, que celle-ci non seulement naît du réel mais qui plus est lui emprunte sa forme ou sa structure. Le trajet physique qui engendre cette idée mérite donc, à tous égards, de lui être associé. Nous poursuivrons cette observation, dans les années qui suivent, à travers d'autres promenades réellement effectuées par le philosophe, et montrerons comment elles ont à leur tour engendré, puis donné une forme littéraire à certaines idées.

\* \* \*

Ses lettres à Sophie Volland nous sont précieuses pour nous rendre témoignage de ses activités comme de ses états d'âme à partir de l'année 1759 - même imparfaitement, puisque les lettres antérieures (depuis la rencontre de deux amants vers 1755) ont disparu. Or symptomatiquement, la première lettre débute sur une promenade, à Marly : choix d'auteur ou hasard des destructions<sup>12</sup> ? Nous ne le saurons jamais. Diderot, à la fin du printemps, s'y promène en compagnie de son ami Grimm, du baron d'Holbach et du baron de Gleichen<sup>13</sup>, qui vient de perdre sa femme. Diderot à qui Sophie manque aussi terriblement, n'est pas plus gai :

Je portais tout à travers les objets des pas errants et une âme mélancolique. Les autres nous devançaient à grands pas, et nous les suivions lentement, le baron de Gleichen et moi. Je me trouvais bien à côté de cet homme. C'est que nous éprouvions au-dedans de nous un sentiment commun et secret. C'est une chose incroyable comme les âmes sensibles s'entendent presque sans parler. Un mot échappé, une distraction, une réflexion vague et décousue, un regard éloigné, une expression détournée, le son de la voix, la démarche, le regard, l'attention, le silence, tout les décèle l'une à

---

<sup>11</sup> *Ibid.*

<sup>12</sup> Michel Delon notamment a beaucoup réfléchi à cette question. Voir de cet auteur, « La circulation de l'écriture dans les *Lettres à Sophie* », dans *Diderot – Autographes, copies, éditions*, sous la direction de Béatrice Didier et Jacques Neefs, Paris, Presses universitaires de Vincennes, coll. « Manuscrits modernes », 1986, p. 131-141

<sup>13</sup> Henri-Charles de Gleichen, représentant à Paris en 1759 du margrave de Bayreuth. Il est profondément affecté par la mort de celle-ci, le 14 octobre 1758.

l'autre. Nous nous parlions peu ; nous sentions beaucoup ; nous souffrions tous deux ; mais il était plus à plaindre que moi. Je tournais de temps en temps mes yeux vers la ville ; les siens étaient souvent attachés à la terre ; il y cherchait un objet qui n'est plus (11 mai 1759<sup>14</sup>).

Il semble que le philosophe, pour la première fois, fasse l'expérience de la promenade comme activité non seulement sociale et amicale (il s'agit là d'une partie de campagne comme il lui arrive fort souvent d'en faire, grâce à la compagnie et aux véhicules de ses riches amis), mais aussi comme expérience sensible, intellectuelle, presque métaphysique. La marche en compagnie permet d'éprouver des sentiments communs sans se parler, comme si l'environnement servait de conducteur à des émotions palpables, quasi moléculaires. Le paysage traversé influe aussi sur le mental : une plaine, une montagne, la vue d'une cascade, d'un étang, n'affectent pas de la même façon le promeneur. Un sentier de terre que l'on foule ramène à la mort. Ce sont là choses connues depuis l'antiquité<sup>15</sup>, mais enfin Diderot les touche ici du doigt. Il faut bien évidemment pour ce faire des dispositions particulières (« C'est une chose incroyable comme les âmes sensibles s'entendent presque sans parler », dit-il). Les statues dont s'orne le parc de Marly enrichit, complique, dirige ces émotions :

Nous arrivâmes à un morceau qui me frappa par la simplicité, la forme et la sublimité de l'idée. C'est un centaure qui porte sur son dos un enfant [...]. Un autre me fit encore plus de plaisir ; c'est un vieux faune qui s'attendrit sur un enfant nouveau-né qu'il tient dans ses bras<sup>16</sup>.

Ici, le thème de la paternité hante Diderot, à quoi font écho de telles statues : c'est que son père est mourant, et décèdera pendant l'été. C'est ici aussi que Denis n'a pas encore renoncé à l'idée de faire un enfant à Sophie, ce qui engendrerait un bien grand scandale, mais serait conforme aux idées avancées du philosophe (voir la conclusion de la lettre du 2 septembre 1760, évoquant la naissance de sa fille Angélique : Ce 2 septembre, le jour de la naissance d'un joli enfant, Que n'est-il de toi<sup>17</sup> ?).

La notion d'espace est d'ailleurs au cœur de cette relation, vécue en grande partie *in absentia*, lors des longs séjours forcés de Sophie à la campagne en compagnie de sa mère. Diderot, pour lutter contre cet obstacle, mais peut-être aussi pour s'en nourrir, transcendant ainsi la force de son amour, apprivoise cet espace et en joue au sein de l'écriture des lettres. Ainsi écrit-il, à propos du décalage épistolaire inhérent à toute correspondance qui transite sur une longue distance :

---

<sup>14</sup> *Lettres à Sophie Volland*, éd. M. Buffat et O. Richard-Pauchet, Paris, Non Lieu, 2010, p. 27.

<sup>15</sup> Voir par exemple les *Lettres à Lucilius* de Sénèque, commentées par Michel Foucault dans « L'écriture de soi », *Corps écrit*, n° 5, 1983, p. 3-23.

<sup>16</sup> *Lettres à Sophie Volland*, *ibid.*

<sup>17</sup> Il s'agit de la fille de Diderot, Angélique, née le 2 septembre 1753.

Je cause un peu avec vous comme ce voyageur à qui son camarade disait : « Voilà une belle prairie ! » et qui lui répondait au bout d'une lieue : « Oui, elle est fort belle » (Au Grandval, le 26 octobre 1760, BAB. I, 265).

C'est même le récit épistolaire de ses voyages qui l'obligera à repenser sa perception de la nature, et à se détourner des grands jardins d'île de France pour retrouver du charme à son austère province :

Le bel endroit que ces vordes. Quand vous vous les rappelez, comment pouvez-vous supporter la vue de vos symétriques Tuileries, et la promenade de votre maussade Palais-Royal, où tous vos arbres sont estropiés en tête de choux et où l'on étouffe, quoiqu'on ait pris tant de précaution en élaguant, coupant, brisant, gâtant, pour vous donner un peu d'air et d'espace (18 août 1759<sup>18</sup>).

Ainsi la fréquentation des artistes, la pratique de la critique d'art à travers les Salons, mais aussi la confiance épistolaire, qui se nourrit d'observations effectuées sur le terrain, ont-elles fécondé la pensée esthétique du philosophe. Au Grandval, chez son ami d'Holbach, homme lui aussi adepte d'un certain anticonformisme et, en tant qu'Allemand, plus proche d'une vie saine et simple, Diderot se met à pratiquer, à partir des années 1760, de grandes promenades à travers champs, excédant les limites du parc du château, ce qu'il appelle ses « tournées immenses ». Curieusement (autre parallèle entre la forme et le fond), ces « tournées immenses » font écho aux lettres immenses qu'il est contraint d'écrire à Sophie, en l'absence de facteur ou de commissionnaire pour venir prendre son courrier :

Entre trois et quatre, nous prenons nos bâtons et nous allons nous promener ; les femmes de leur côté, le baron et moi du nôtre. Nous faisons des tournées très étendues. Rien ne nous arrête ni les côteaux, ni les bois, ni les fondrières, ni les terres labourées. Le spectacle de la nature nous plaît à tous deux (1<sup>er</sup> octobre 1759<sup>19</sup>).

La nouveauté de ces promenades réside dans les « risques » qu'elles font courir à nos hommes de salon : risques physiques, bien que tout relatifs, avec les petits « bobos » attrapés tout au long de ce parcours chaotique (le « lit tortueux de la Marne ») ; et au plan moral, le « spleen » que peut inspirer la nature à ces âmes écorchées par une sensibilité incurable :

Il fit dimanche une très belle journée. Nous allâmes nous promener sur les bords de la Marne. Nous la suivîmes depuis le pied de nos coteaux jusqu'à Champigny [...]. L'imagination aurait peine à rassembler plus de richesse et de variété que la nature n'en offre là. Nous nous sommes proposé d'y retourner, quoique nous en soyons revenus tous éclopés. Je m'étais fiché une épine au doigt. Le baron était entrepris d'un torticolis, et un mouvement de bile commençait à

---

<sup>18</sup> *Lettres à Sophie Volland*, p. 59.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 65.



tracasser notre mélancolique Écossais. Il était temps que nous regagnassions le salon (30 octobre 1759<sup>20</sup>).

Cette prise de possession de l'espace environnant vaut pour une attitude politique : de même qu'en Angleterre, le steeple-chase aristocratique, à cheval, vise à assurer les seigneurs de leur suprématie sur leur domaine, de même cette modeste mais longue promenade philosophique, bâton en main, consiste à reprendre au souverain une partie de l'espace confisqué au peuple par les privilèges. Diderot a d'ailleurs déjà fait l'expérience, lors de promenades antérieures à Versailles, de la vanité de vouloir opprimer une population par la simple mise en scène de ses possessions. Il nous le rappelle opportunément dans l'incipit de l'article JOUISSANCE, à la faveur de ce qu'on pourrait appeler un minuscule biographème :

[...] on possède souvent sans jouir. A qui sont ces magnifiques palais ? qui est-ce qui a planté ces jardins immenses ? c'est le souverain : qui est-ce qui en jouit ? c'est moi.

Point n'est besoin en effet d'être le roi pour jouir de ces jardins (ouverts gratuitement au public à l'époque), ou plus exactement le roi est peut-être, par l'immensité de ses prérogatives, celui qui en jouit le moins : qui trop embrasse mal étreint. Le citoyen Diderot n'aura de cesse de rappeler à Sophie la captive, au gré de ses confidences épistolaires, que la jouissance est un effet de la volonté, qu'il faut se garder de toute servitude volontaire. C'est le point de départ, pour le philosophe, d'une troisième forme d'appréhension de l'espace, qui passe par la méditation solitaire et lui permet de développer progressivement ce sentiment de plénitude et de sérénité qui succède, dans sa vie, aux illusions et aux mirages de la sociabilité.

\* \* \*

Assez tôt on l'a vu, le philosophe a su apprécier les promenades solitaires, comme celles qui lui permettent de réciter un texte dans les allées du Luxembourg. Il confie à Sophie, à l'été 1762, son goût pour la rêverie à la pointe de l'île Saint-Louis, lieu qui lui donne l'illusion de rester en contact avec la dame de ses pensées, restée en amont du fleuve, à se baigner peut-être dans sa demeure des bords de la Marne (près de Vitry-le-François). Cette pointe de l'île Saint-Louis pourtant ne devait pas être fort agréable à l'époque, partagée entre les pêcheurs, les lavandières et les mendiants :

Les longues soirées que j'allais perdre là [rue Royale, chez le baron d'Holbach], je les emploie à lire, à prendre le frais sur les bords de la rivière, à voir, de la pointe de l'île, les eaux de la

---

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 86.

Marne qui viennent de vous à moi, et à leur demander des nouvelles des pieds blancs de celle que j'aime (Paris, le 28 juillet 1762<sup>21</sup>).

Dans ce lieu pourtant sommaire, il a élaboré une rêverie érotique visionnaire : les molécules de Sophie détachées de ses « pieds blancs », à des lieues en amont, viennent rejoindre les siennes, tandis qu'il plonge ses mains, ses pieds ou simplement son regard dans l'eau de la Seine. On est frappé par la prédilection aquatique de cet homme pour les lieux frais, où l'eau vive le porte à une rêverie héraclitéenne : à Marly, disait-il, « J'observai que de toutes les eaux, il n'y en avait point d'aussi belles que celles qui tombent sans cesse et qui coulent, et qu'on n'en avait pratiqué nulle part<sup>22</sup> ». Blanchefontaine en revanche, dans sa ville natale, Langres, est cette promenade où l'eau coule à flanc de colline, de bassin en bassin, jusqu'à un grand jet d'eau. Dans le *Voyage à Bourbonne et à Langres*, il décrira ce lieu idyllique à nouveau, notant juste à quelques détails près le passage du temps. *A contrario*, il s'indignera de la sécheresse du site de Bourbonne, pourtant station thermale renommée à son époque, et proposera un projet faisant intervenir l'ombre et la fraîcheur :

Le séjour en est déplaisant : nulle promenade. Point de jardins publics. Point d'ombre dans la saison la plus chaude. Une atmosphère étouffante. Quand on en est sorti, il est rare qu'on y revienne. Si les habitants entendaient un peu leur intérêt, ils n'épargneraient rien pour l'embellir ; ils planteraient une promenade, ils aplaniraient les chemins aux collines ; ils en décoreraient les sommets ; ils feraient un lieu dont le charme pût attirer même dans la santé<sup>23</sup>.

Dans ce texte daté de 1770, on retrouve la technique du salonnier toujours prêt à refaire les compositions des artistes, anticipant de sa vue acérée un paysage du futur : ses propositions seront en effet entendues et reprises par l'intendant Rouillé d'Orfeuil, homme éclairé, converti aux idées des Lumières<sup>24</sup>. Toutefois le philosophe, malgré sa connaissance du paysage français et de ses techniques paysagères, dont l'*Encyclopédie* se fait l'abondant écho à travers les articles de Nicolas Dezallier d'Argenville, se montrera un étonnant novice devant le paysage marin découvert, on peut l'imaginer, avec un certain ébahissement lors de son voyage à La Haye, lui-même prélude à la grande aventure russe :

---

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 297.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>23</sup> *Voyage à Bourbonne et à Langres*, éd. A.-M. Chouillet et O. Richard-Pauchet, Langres, Dominique Guéniot, 2013, p. 38.

<sup>24</sup> *Point de promenade* : « Sensible à cet argument, à la misère des habitants, due à la pénurie de 1770, et répondant aux sollicitations de la municipalité, [l'intendant] Rouillé d'Orfeuil envoya des subsides à Bourbonne pour que fût aménagée en promenade pour les curistes, un paquis [pré] communal le long du ruisseau de Borne qui est aujourd'hui la place d'Orfeuil » (cf. « La Société Diderot à Bourbonne-les-Bains : la Journée du 16 avril 1988 », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, n°5, octobre 1988, p. 122).

J'ai passé le Mordick<sup>25</sup>. C'est une étendue d'eau qui commence à donner une idée de la mer. Le jour même de mon arrivée, j'ai salué Neptune et son vaste empire, qui n'est qu'à une demi-lieue d'ici (La Haye, vendredi 18 juin 1773).

J'ai fait deux ou trois petits ouvrages assez gais<sup>26</sup>. Je ne sors guère ; et quand je sors je vais toujours sur le bord de la mer, que je n'ai encore vue ni calme ni agitée ; la vaste uniformité, accompagnée d'un certain murmure incline à rêver ; et c'est là que je rêve bien. (La Haye, jeudi 22 juillet 1773).

Comme à la pointe de l'île Saint-Louis, mais cette fois envahi par la notion d'infini, en quête d'un plus grand mystère que celui de la conquête de sa bien-aimée, le philosophe immobile poursuit ici, chose étonnante pour un homme répugnant au voyage, sa réflexion sur l'espace et ce que l'homme en mouvement est susceptible d'en attendre. Chez ce matérialiste, un accord à l'amiable entre l'humain et le divin ; chez le penseur insatiable, une limite à sa capacité de connaissance et de compréhension ; chez l'esthète et le moraliste, la découverte devant l'infinité sensible, d'un apaisement infini, et comme un avant-goût d'éternité - où Diderot se rêve déjà en personnage romantique, sorti d'une toile de Caspar-David Friedrich.

Odile Richard-Pauchet

Université de Limoges, EHIC, EA 1087

---

<sup>25</sup> Mordick (actuel Moerdijk), point de passage de l'*Hollands Diep*, bras principal du delta de la Meuse et du Rhin, qu'il faut traverser pour venir de Paris à La Haye. C'est ici que Diderot fait connaissance avec le monde maritime.

<sup>26</sup> Sans doute la *Satire première sur les caractères, les mots de caractère* etc. ; une ébauche de *Jacques le Fataliste*, et *Le Neveu de Rameau* dans une version quasi définitive.